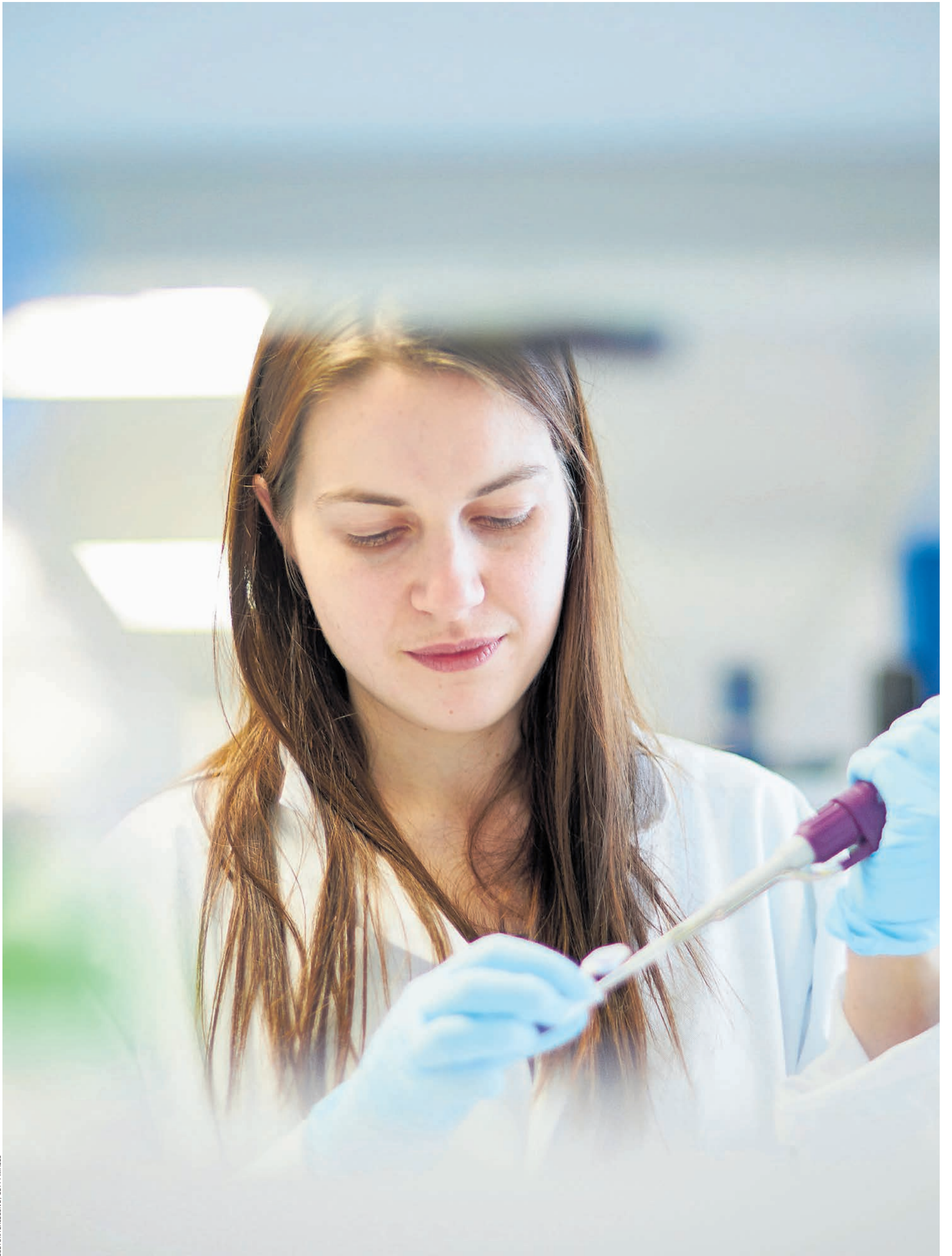


Encouragement



CULTURA EXCLUSIVE / GETTY IMAGES

La Fondation d'études comme tremplin

Un plaidoyer pour l'élite
L'égalité des chances
ne suffira pas pour réussir **3**

Think-tank au vert
Des discussions animées
aux académies d'été **4**

Institution en évolution
25 ans de la Fondation
suisse d'études **11**



Change the future. Push boundaries.

At Roche, our success is built on innovation, curiosity, and diversity - multiplied by 91,747 professionals in 100 countries. By challenging conventional thinking and ourselves, we've become one of the world's leading research-focused healthcare companies.

Are you ready to add practical experience to your course of study?

An internship at Roche can be the perfect place to find out how your discipline looks in action. Interesting projects are taking place throughout the entire company and dedicated students from these fields of study are always in demand:

- Pharmaceutical Sciences
- Natural Sciences
- Engineering
- Computer Science
- Business Studies

Bring along your ideas and your ability to research, develop, plan and organise.

The next step is yours.
careers.roche.ch





Elargir son horizon à d'autres disciplines et faire en sorte que le talent soit mis au service de la société, deux buts de la Fondation suisse d'études.

Il faut parler des élites

La Suisse n'entretient pas de bonnes relations avec l'excellence, et ce surtout dans le domaine de la formation.

Il faut essayer de faire tomber les haies de sélection au nom de l'égalité des chances. **Michael Furger**

A l'inverse du Suisse d'origine kosovare Xherdan Shaqiri il y a quelques années de cela, la plupart d'entre nous n'ont jamais eu la chance d'être nommés cadres au Bayern de Munich et de se retrouver ainsi catapultés dans une autre catégorie de revenus. La majeure partie de la relève footballistique n'y parvient pas. Paroxysme de l'inégalité des chances. Il faudrait faire quelque chose. Introduire des cours de foot à l'école? Après tout, ne devrions-nous pas tous avoir la chance d'exercer le métier de footballeur professionnel?

Un parcours professionnel type

Le sujet est sérieux: quand les politiciens se penchent sur des questions relatives à la formation, ils suivent cette même logique. Ils sont face au problème de savoir comment aider le plus de monde possible à accéder à un parcours professionnel type, que seul un petit nombre est apte à suivre. On parle de «l'égalité des chances». Il y a bien longtemps, l'étude PISA a montré que les écoles publiques suisses ne pouvaient pas suffisamment compenser les différences sociales. Depuis, on reproduit à l'infini l'image de l'égalité des chances pour la coller sur chaque paquet de réformes. C'est ainsi que, dans le canton de Zurich, des parents font suivre des cours préparatoires privés à leurs enfants avant que ceux-ci ne passent l'examen d'entrée de l'école de maturité. Personne ne sait si ces cours sont efficaces. Il n'empêche que le gouvernement voulait qu'ils soient gratuits pour des raisons d'égalité des chances. Mais comme le parlement a rejeté le projet, la gauche a réclamé l'abolition de l'examen d'entrée. Depuis des années, d'autres cercles veulent assouplir l'accès aux écoles de maturité et, par là même, aux

universités, pour le rendre plus équitable. A vrai dire, ces discussions autour de l'égalité des chances portent sur quelque chose d'autre. C'est l'aversion diffuse que nous inspire ce qu'on appelle «l'élite», ceux qui prétendent faire avancer les choses. On pourrait croire que la Suisse entretient de bonnes relations avec la notion d'élite, de par son excellent système de formation, la place de choix qu'occupe sa force d'innovation dans le monde et sa richesse. Ce n'est malheureusement pas le cas: on l'évite autant que possible.

A titre d'exemple, l'Université de Saint-Gall, prestigieuse école d'économie, aimerait mieux ne pas être une université réservée à l'élite. Un recensement a démontré que ses étudiants étaient issus de familles privilégiées. Ses diplômés sont chefs de grandes entreprises et échangent sur un réseau exclusif. Dans un rapport, la haute école écrit qu'elle n'est pas élitiste, mais «bourgeoise», une notion qui fait plus penser à une maison d'hôte à la campagne qu'à une université. Pour ce qui est d'atténuer les choses, on

est vraiment des champions en Suisse. Mais arrêtons-nous là. L'élite, c'est une bonne chose, on en a besoin, ne serait-ce que pour faire avancer la société et donner à l'individu l'ambition dont il a besoin pour réussir. Car l'élite suisse est une élite de performances.

Le statut social hérité n'a pas tant d'importance ici, à l'inverse du travail acharné. C'est pour cette raison que notre élite n'est pas exclusive. Chacun peut y arriver, et ce sans le moindre programme d'égalité des chances. En Suisse, on peut être issu d'une famille de paysans, effectuer un apprentissage commercial et devenir président de la Confédération. Le président de l'EPFZ est d'ailleurs le fils d'un manœuvre italien immigré. Il n'a probablement pas suivi de cours privés avant l'examen d'entrée à l'école de maturité, et il a quand même réussi.

Et pourquoi? Parce que c'étaient les performances qui comptaient et parce que le système suisse de formation garantit aujourd'hui déjà l'égalité des chances, comme c'est rarement le cas ailleurs. Tout



Ce qui compte, ce sont les performances. Le système suisse de formation garantit aujourd'hui déjà l'égalité des chances.

d'abord, une excellente formation est gratuite ou bon marché, pour tout le monde. Bien sûr, il y a des écoles privées chères, mais rien n'indique qu'elles dispensent une meilleure formation que les écoles publiques. Les choses sont différentes chez certains de nos voisins.

La perméabilité du système

Ensuite, la perméabilité du système permet à tout un chacun de ne pas suivre une carrière rectiligne. Même si on a fait un apprentissage, on peut obtenir un diplôme universitaire, en effectuant une maturité professionnelle puis une haute école spécialisée. Enfin, il y a toujours de nouvelles occasions. Ce n'est pas parce que l'on prend le mauvais chemin la première fois ou que l'on commence trop tard qu'on ne peut pas devenir chef d'entreprise ou biochimiste. Celui qui veut une occasion de formation peut l'obtenir. Cela vaut pour tout le monde et à tout instant au cours de la vie. Face à cette pléthore de possibilités, tout ce tapage au sujet de l'examen d'entrée de l'école de maturité est aberrant.

Bien sûr, la recherche dans le domaine de la formation nous apprend que les enfants dont les parents ont fait des études fréquentent plus souvent les hautes écoles que ceux issus de familles éloignées du monde académique. Mais cela ne signifie-t-il pas que le système désavantage les enfants talentueux issus des classes inférieures? Le système ne fait pas de différence entre les origines. On sait que certains enfants sont mieux encouragés que d'autres par leurs parents, et en tout cas par les enseignants, mais cela ne constitue pas pour autant un défaut du système. Ce n'est donc pas une raison pour mettre en péril la force motrice d'une formation axée sur les performances à coups de réformes, si bien intentionnées soient-elles.

Au sujet de ce supplément

Assouvir sa soif de savoir

La curiosité, l'envie de déceler des relations entre les choses, la recherche du savoir et la volonté de mieux comprendre le monde poussent les jeunes à se former des années durant. Le talent n'est pas seulement une question de bonnes notes, d'assiduité ou de persévérance. Il se manifeste dans l'intérêt pour des thèmes plus larges, l'engagement social et la prise de responsabilité.

Depuis vingt-cinq ans, la Fondation suisse d'études encourage durant leur formation des jeunes gens qui, par leur

personnalité, leur créativité et leurs capacités intellectuelles, sont en mesure de contribuer au développement de la science, de l'économie, de la culture et de la politique.

Les articles de ce supplément montrent quel type d'encouragement pour personnes douées est opportun, quels sont les soutiens concrets et quelles sont les conditions nécessaires pour assouvir la soif de savoir des étudiants au-delà de leur domaine d'études et créer du neuf. (dst./brk.)

Le camp d'été académique

Chaque année, la Fondation suisse d'études invite ses membres aux académies d'été. Que se passe-t-il lorsque 80 têtes pensantes débattent de l'avenir?

Reportage à Magliaso. **Sandrine Gehriger**



«De nouveau en pleine réflexion!» lance un homme en agitant la main vers un groupe d'étudiants, assis à des tables de jardin, penchés sur leur ordinateur portable. Quelques-uns lèvent la tête, l'un d'entre eux répond: «Salut Thomas, ça va?» Nous nous trouvons dans un centre de vacances à Magliaso, au bord du lac de Lugano. L'homme en question, que tout le monde appelle Thomas, travaille dans un atelier protégé en Argovie, mais passe ses vacances au Tessin.

Les 80 étudiants sont des bénéficiaires de la Fondation suisse d'études ou de son équivalent allemand. Ils participent à ce qu'ils appellent une «académie d'été», une semaine d'études proposée chaque année par la fondation. Juste avant la rentrée universitaire, quatre groupes de travail sont rassemblés au Tessin. Plus d'une dizaine d'enseignants sont également de la partie. Vingt «encouragés», c'est l'un des noms



Discussion des participants au séminaire «L'automatisation de la mobilité».

que la fondation donne à ses bénéficiaires, participent au groupe de travail «L'automatisation de la mobilité». Il est question de protection des données et de l'idée d'autoriser ou d'interdire les véhicules sans chauffeur.

L'être humain, le grand risque

C'est Melinda Lohmann, 30 ans, qui a la parole. Elle est récemment devenue professeure assistante de droit économique à l'Université de Saint-Gall. La juriste est là aujourd'hui pour parler des questions en lien avec la responsabilité et le permis de conduire dans le cadre des véhicules automatisés. Elle nous apprend que, de nos jours, les problèmes techniques sont la cause de seulement 1% des accidents. L'être humain, pour sa part, représente le plus grand risque. En Suisse, le conducteur d'une voiture semi-automatisée (par exemple une Tesla) endosse actuellement l'entière responsabilité pour les accidents occasionnés. Melinda



Personne ne peut s'arrêter de réfléchir. L'atmosphère est détendue, les discussions sont stimulantes

Lohmann précise que, si l'autonomie croissante des voitures nous transforme de plus en plus en passagers, la responsabilité du fabricant devrait alors augmenter.

Pendant toute la semaine, il a fait une chaleur suffocante au Tessin. En ce jeudi, les étudiants transpirent sur leur chaise

PUBLICITÉ

aergon inside-out leadership transformation

„The goal of learning is not to be able to repeat knowledge word for word. The goal is to be able to choose the best option available and to put it successfully into practice.“

www.aergon.ch more awareness · more alignment · better results



Zurich · Munich



Les machines possèdent-elles une moralité? Voilà l'objet de discussions en plein air des étudiants.

et utilisent leurs documents en guise d'éventail. Le séminaire est terminé pour aujourd'hui, mais tout le monde n'est pas près de piquer une tête dans le lac pour se rafraîchir. «Je dois terminer le policy paper», indique Stefan Gugler, étudiant en sciences naturelles interdisciplinaires, sans lever les yeux de son écran. Ce document résumant les problèmes des voitures automatisées et synthétisant les recommandations d'action adressées aux politiciens fait déjà 30 pages.

Prendre la chose très au sérieux

Quand il sera terminé, il sera accessible au public. «Nous voulons contribuer à l'avancement des discussions à ce sujet au sein de la société», explique Stefan. Et certains des étudiants séjournant à Magliaso prennent la chose très au sérieux: ils aident à la rédaction et chargent sur le Net des vidéos d'interviews et des articles qu'ils ont rédigés.

Comme les étudiants sont occupés, laissons-les travailler et allons profiter du lac. Au bord de l'eau, les «encouragés» d'autres groupes de travail débattent de la question de savoir si les scientifiques ne devraient pas faire part plus souvent de leurs découvertes au grand public. «Je suis crevé, je n'arrive plus à discuter», dit Jean-Pascal Ammann, avachi sur un banc. C'est la cinquième fois déjà que cet ingénieur en génie mécanique et ex-président des Jeunes démocrates-chrétiens participe à une académie d'été. Apparemment, il doit encore se faire à la réflexion intense. Tandis qu'il raconte comment, une fois rentré chez lui, il a besoin d'une semaine pour digérer ses impressions, trois étudiants en maillot de bain passent près de lui en courant pour aller sauter dans le lac.

Fêter jusqu'au bout de la nuit

Lors du souper, Jean-Pascal semble s'être remis de sa fatigue. Il discute non sans enthousiasme avec Melinda Lohmann. Ici, personne ne peut s'arrêter de réfléchir. A quoi bon, d'ailleurs? L'atmosphère est détendue, les discussions sont stimulantes et, une fois le repas terminé, le bar de la maison invite à rester encore un peu. A 23 heures, les premiers fatigués tombent dans leur lit. D'autres finissent de rédiger leur policy paper, qui compte 40 pages à présent mais qui n'est pas encore terminé. Certains risquent de peu dormir cette nuit.

Le lendemain, 7 heures 30. Au petit déjeuner, l'établissement donne quelques

informations sur la nuit passée. Bilan: quelques étudiants ont fait la fête jusqu'à 3 heures du matin. Une fois de plus, c'était trop bruyant. Café, pain, bircher, et c'est reparti pour un cours. La dernière journée peut commencer.

Aujourd'hui, il est question de morale. Le groupe se demande pourquoi au juste les médias ne parlent que de savoir si en cas d'urgence un véhicule automatisé peut mettre des vies en danger. Il y a pourtant bien d'autres questions en lien avec l'automatisation: une voiture a-t-elle le droit de refuser de nous conduire au McDonald's si l'on est en surpoids? En cet après-midi, pas de réponses définitives, mais des jeux de rôle divertissants, qui laissent entrevoir tout ce qui nous attend encore.

La semaine touche à sa fin. Au milieu de toutes ces réflexions, un événement particulier a marqué cette dernière journée: une participante a demandé son ami en mariage.



Le théologien Peter Kirchschiäger.

Carrières d'encouragés



Ruth Fischer, experte en forensique

Ruth Fischer s'intéressait à tellement de choses qu'elle a eu de la peine à choisir une branche d'études à l'université. Mais elle a trouvé son bonheur à Lausanne, où elle a étudié les sciences forensiques. Elle a ensuite effectué des stages à l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime à Vienne et au Tribunal spécial pour le Liban à La Haye. Aujourd'hui, elle est collaboratrice scientifique du service d'identité judiciaire de la police lucernoise. La plupart du temps, elle traite des vols par effraction et d'autres délits, et plus rarement des crimes. Elle a pour tâche de se rendre sur les lieux et de relever les empreintes de chaussures et d'autres éléments de preuve. Au laboratoire, elle tente ensuite de révéler d'autres traces, par exemple des empreintes digitales. Sa profession demande du soin, de la précision et une réflexion permanente sur soi-même. «Il faut faire attention à rester objectif et ne pas vouloir voir des indices dans tous les éléments prélevés», explique-t-elle. «En fin de compte, il s'agit de chercher la vérité pour que justice soit rendue.» (sgh)

Jörg De Bernardi, vice-chancelier

Depuis mars 2011, Jörg De Bernardi représentait, en tant que délégué du Tessin, les intérêts de son canton. Mais ce membre du Parti socialiste n'a pas l'intention de se laisser résumer à sa patrie tant géographique que politique. Diplômé en théologie, il a plongé ses racines dans différents sols: il a été collaborateur scientifique pour la Fondation suisse d'études; il a décroché un diplôme en éthique appliquée et a suivi une formation de diplomate à Berne et à Addis Abeba. Depuis le 1er août de cette année, il exerce la fonction de vice-chancelier du Conseil fédéral. C'est lui qui est chargé de la préparation et du suivi des séances de l'exécutif.



tif. C'est un métier unique en son genre, où il faut composer avec les tâches de direction des conseillers fédéraux dans les différents départements et les exigences d'un gouvernement collégial. Jörg De Bernardi est à la fois un médiateur et un acteur qui sait mettre en avant les faits plutôt que sa propre personne. (sgh)

Susanne Moelbert, entrepreneure

Susanne Moelbert a étudié la physique à l'Université de Fribourg. Elle a passé une année à Princeton, où elle a effectué des recherches pour sa thèse de doctorat. Elle s'est ensuite engagée pour l'entreprise de sa famille, Moelbert AG, qu'elle dirige aujourd'hui avec son frère. Cette entreprise fournit du matériel informatique et des logiciels pour le contrôle du trafic, permettant ainsi à la police de contrôler les signaux d'une simple pression du doigt sur un bouton. Mais la plupart du temps, tout est automatique. Si quelqu'un décroche le combiné du téléphone de secours dans le tunnel de l'autoroute qui contourne Zurich par l'ouest, les vitesses maximales indiquées sur tous les panneaux diminuent. Chez Moelbert AG, ce sont surtout les femmes, toutes des scientifiques, qui s'occupent de la programmation. (sgh)



PUBLICITÉ



Stiftsschule Einsiedeln

Gymnasium mit Tagesschule und Internat à la carte

www.stiftsschule-einsiedeln.ch

Tage der offenen Türen:
24./25. November 2016

- Kantonal und eidgenössisch anerkannte private Maturitätsschule
- Betreute Studienzeiten
- Sprachaustausch mit St-Maurice (VS) und Ascona (TI)
- Internationales Fremdsprachenzertifikat



Le goût amer de la déception

Faut-il de l'excellence dans la promotion de l'excellence?
L'université n'est pas un club de foot. **Elsbeth Stern**

D'excellentes performances présupposent le concours de bonnes dispositions, d'un encouragement favorisant l'apprentissage et d'un travail rigoureux. Une société désirent profiter de l'excellence devrait repérer les enfants ayant de bonnes dispositions suffisamment tôt, les encourager et faire en sorte qu'ils ne laissent pas tout tomber en cours de route. Dans des domaines tels que le sport ou la musique, cela fonctionne depuis longtemps grâce aux dresseurs de talents: les enfants excellant au football ou en musique obtiennent un encouragement important et, comme ils passent le plus clair de leur temps à s'entraîner ou à s'exercer, ils ne s'intéressent pas à grand-chose d'autre.

Comme toujours, des faux positifs (sélection de candidats non qualifiés) et des faux négatifs (non-sélection de candidats qualifiés) apparaissent lors de la sélection, mais ce n'est pas un problème du moment que l'équipe gagne les matchs ou que l'orchestre fait salle comble. Le véritable problème se trouve avant tout du côté de ceux qui n'ont pas été retenus: ceux qui ne répondaient pas aux attentes doivent choisir une nouvelle voie et ceux dont le talent n'a pas été repéré doivent vivre avec le goût amer de la déception.

Une société qui dépend de spécialistes de disciplines académiques et qui a également besoin d'intellectuels critiques devrait-elle s'inspirer de cet exemple? Quoi qu'il en soit, les scientifiques sont unanimes pour dire que les raisons de différences d'intelligence se trouvent dans les gènes mais que les bonnes dispositions ne peuvent se développer que dans un milieu qui leur est propice. De plus, une grande intelligence doit être investie dans le savoir. Les pays germanophones ont déjà fait un bout de chemin dans ce sens avec leur «Gymnasium».

Pour ce qui est de la Suisse, l'excellence devrait idéalement s'imposer sans avoir besoin d'être encouragée. Si l'on parvenait à sélectionner les 20% des élèves les plus intelligents à la fin de l'école primaire pour les préparer à la maturité, tous les futurs diplômés devraient être en mesure de profiter des offres des universités pour leur carrière à venir. Or, la demande de

promotion supplémentaire de l'excellence est un indice de faiblesse dans le système de formation.

En effet, la meilleure manière de promouvoir des compétences spécifiques, comme celles requises pour la musique, le sport ou les échecs, ne peut être transposée qu'en partie dans le système scolaire, et ce pour plusieurs raisons. Il n'est pas difficile de deviner ce qu'un jeune gardien de but prometteur devrait pouvoir faire plus tard, à savoir stopper un maximum de ballons lors de la Coupe du monde. Il y est d'ailleurs préparé de façon ciblée. En revanche, une écolière qui dépasse de loin tous ses camarades en mathématiques peut développer des intérêts académiques variés au cours des années à venir et réussir dans une branche qui n'existe pas encore.

Il faut faire preuve de circonspection lorsqu'on tente de prédire les progrès de la science, et une société se tirerait une balle dans le pied si elle positionnait trop tôt ses enfants dotés d'excellentes capacités dans des domaines spécifiques. De plus, il se trouve que les faux positifs et négatifs sont plus fréquents dans la prédiction de compétences intellectuelles que dans les exemples mentionnés ci-dessus et pour lesquels un répertoire limité de gestes doit être perfectionné. L'activité d'un pianiste qui jouait déjà «La Lettre à Elise» lorsqu'il était petit reste la même lorsqu'il entre au conservatoire, même si les morceaux qu'il interprète sont plus complexes. A l'inverse, les connaissances acquises à l'école doivent être non seulement étendues à l'université et

Elsbeth Stern

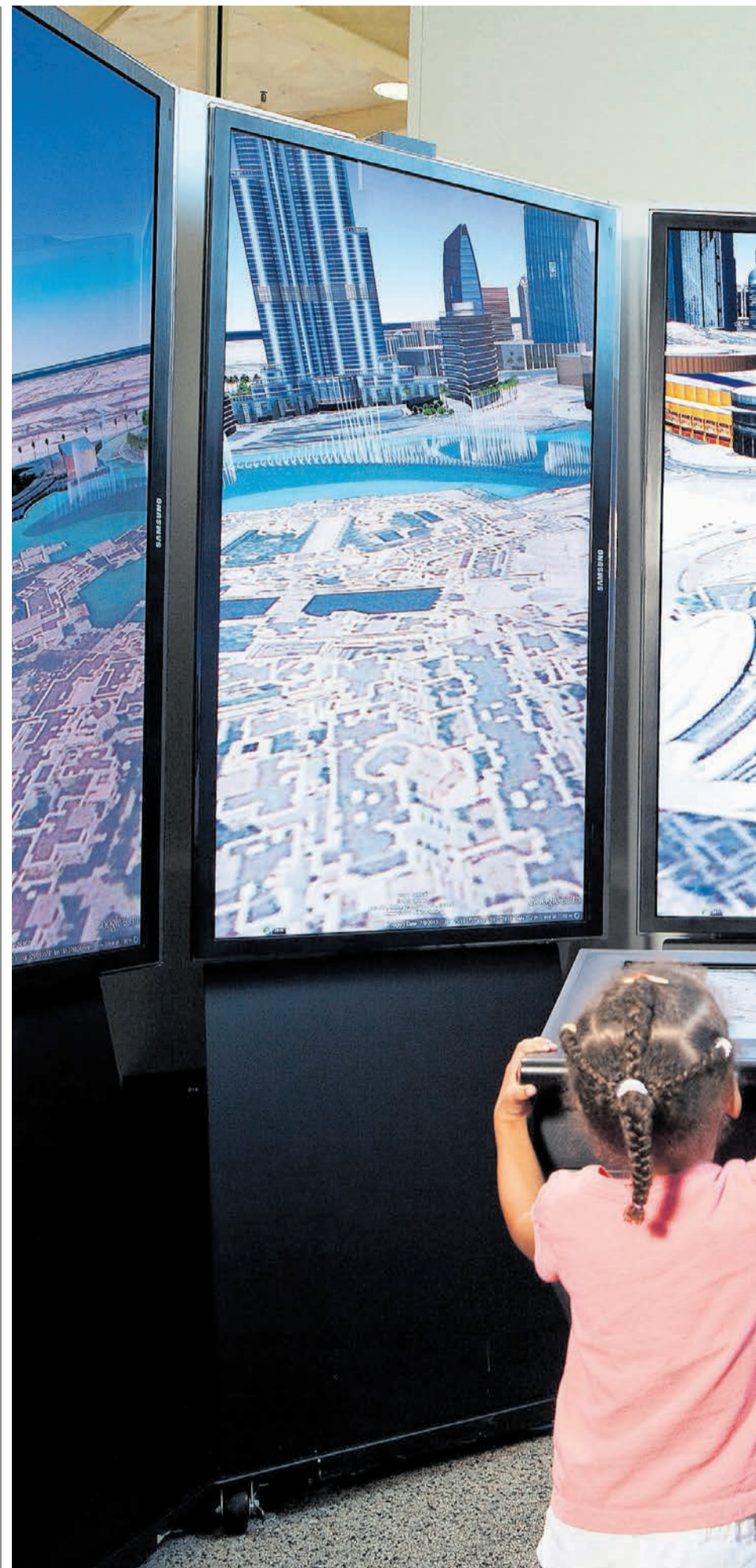


La psychologue de 59 ans est depuis 10 ans professeure de recherche empirique de l'enseignement et de pédagogie à l'EPF de Zurich. (brk.)

dans la vie professionnelle, mais également complétées avec une multitude de nouveaux domaines pour lesquels il n'y a pas de précurseurs. Par ailleurs, les faux positifs et négatifs sont plus lourds de conséquences dans la promotion de l'intelligence que dans le monde du sport ou de la musique. Si un enfant ne remplit pas les attentes, le temps et l'argent mal investis sont évidents, aussi bien pour l'enfant et ses parents que pour la société. Par contre, si un enfant obtient sa maturité puis va à l'université uniquement à grands coups de soutien de la part de ses parents, même s'il n'a pas l'intelligence nécessaire, c'est surtout la société qui en fait les frais. Le niveau d'enseignement dans les écoles préparant à la maturité et à l'université baisse, y compris au détriment de ceux qui pourraient en faire plus. Par la suite, des personnes retenues au bénéfice d'un faux positif occupent des postes pour lesquels d'autres auraient été bien plus aptes. Ces autres, ce sont ceux qui ont été recalés en raison d'un faux négatif et qui ont vu s'envoler la chance qu'ils auraient dû avoir, ce qui empêche la société de tirer profit de leurs compétences.

Il n'existe aucune méthode imparable pour prédire des capacités intellectuelles. Même les tests d'intelligence ne sont pas infallibles, bien que les pronostics qu'ils permettent d'établir se confirment plus souvent que ceux de la plupart des autres méthodes. La sélection des bonnes personnes destinées à effectuer des études universitaires représentera toujours un défi pour toute société dépendant du savoir et de l'information. La solution résiderait-elle dans l'établissement de dispositifs toujours plus innovants à l'intérieur même des dispositifs déjà existants pour promouvoir l'excellence?

Le nombre de faux négatifs n'en serait pas réduit pour autant. En revanche, cela permettrait d'amoindrir les conséquences des faux positifs, mais seulement si l'on parvient à exclure les personnes qui avancent des raisons autres que leurs compétences intellectuelles pour bénéficier d'un encouragement. Et ce serait même encore mieux si l'on pouvait réduire les faux positifs avant que ces choses-là ne se produisent.



Apprendre facilement chez Google, dans la Silicon Valley.

Le meilleur baccalauréat ne suffit pas

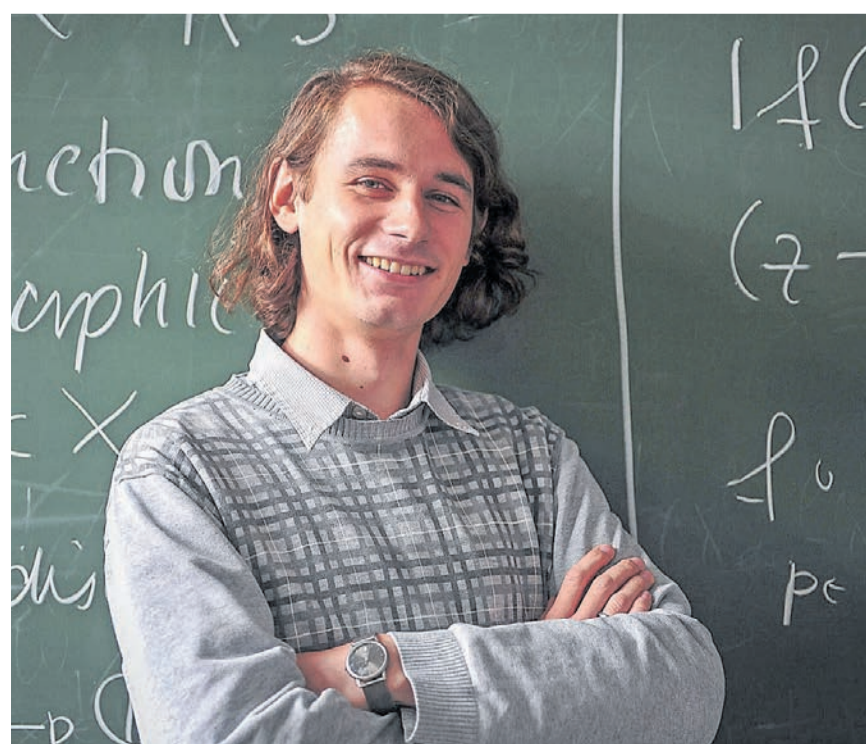
La Fondation
d'études du peuple
allemand
encourage
les talents au
service
de la société.

**Susanne Ziegert,
Berlin**

Le parcours des anciens boursiers est très variable: on y trouve le professeur de mathématiques le plus jeune d'Allemagne, le premier capitaine d'un cargo, une animatrice télé bien connue, des écrivains, des scientifiques et des responsables politiques mais aussi une terroriste.

La série de portraits «90 ans, 90 têtes» présente une sélection d'anciens boursiers de la Fondation d'études du peuple allemand. Depuis ses origines en 1925 (et sans compter une période d'interruption de 1934 à 1948), la plus ancienne institution destinée à promouvoir les jeunes talents a soutenu plus de 60 000 étudiants et doctorants.

Elle tire son financement notamment du Ministère fédéral pour l'éducation et la recherche ainsi que des subventions accordées par les Länder, les communes et certains dons de particuliers. Son budget est en augmentation régulière depuis quelques années pour atteindre près de 100 millions d'euros en 2015. Actuellement, cette institution accompagne 12 000 étudiants et 1200 doctorants ayant des talents particuliers. «Il ne s'agit pas de former des élites, mais



Jeune professeur, Peter Scholze transmet son savoir en mathématiques.

plutôt de soutenir de jeunes talents performants dont la société est en droit d'attendre des services exceptionnels», telle est la définition sociale de la fondation, comme l'explique Sibylle Kalmbach, sa secrétaire générale adjointe. Les bonnes notes sont certes importantes mais pas l'unique critère pour réussir la procédure de sélection exigeante comprenant une épreuve en groupe et deux entretiens en face-à-face.

«Le meilleur baccalauréat ne suffit pas, les candidats doivent aussi apporter la preuve qu'ils ne portent pas d'oculaires, ont une conscience sociale par exemple en s'engageant dans les conseils de lycéens ou au sein des pompiers volontaires, comme musicien dans un orchestre ou entraîneur de jeunes dans un club sportif», précise Sibylle Kalmbach, avant de poursuivre: «On tient également compte d'obstacles dans la biographie des candidats comme un travail rémunéré dès la jeunesse, ce qui laisse moins de temps pour un engagement personnel. Nous mettons l'accent sur l'égalité des chances et encourageons les candidats issus de l'immigration (actuellement 18%) ou de familles sans études supérieures (30%).»



La chasse aux têtes s'intensifie

C'est en 1997 qu'un conseiller de McKinsey forgea l'expression «War for talent». Steve Hankin avait observé à quel point s'intensifiait, parmi les entreprises globales, la chasse aux meilleurs managers en herbe. L'une des raisons était que le boom naissant de l'industrie d'Internet aspirait les jeunes talentueux. L'autre était la fulgurante croissance des pays émergents comme la Chine, le Brésil ou l'Inde qui, bientôt dénommés «pays du BRIC», allaient devenir une concurrence de taille dans les débats économiques.

Les BRIC commencèrent à menacer les grandes puissances économiques occidentales traditionnelles. Des industries entières déménagèrent en Asie, parce qu'en Occident la production de biens de consommation n'était plus rentable. En Suisse, cela signifia la fin de l'industrie textile, aux Etats-Unis, surtout dans le Midwest, surgirent des paysages fantomatiques aux usines désaffectées. Le Vieux Monde se réveillait, découvrant que les emplois perdus ne pourraient être compensés que dans la mesure où l'économie se concentrerait sur de nouveaux produits ayant une grande part d'innovation et, par conséquent, une haute valeur ajoutée. Pour ce processus de transformation exigeant, les entreprises se sont mises à chasser les meilleures têtes à travers le monde à l'aide de sociétés de consultants.

Sous la pression

Récemment, ce développement s'est encore accéléré parce que la Chine ou encore l'Inde ne voient plus leur avenir économique dans la fabrication de biens de consommation bon marché, mais plutôt dans le secteur de produits de qualité ou dans le secteur tertiaire ou de services. La «War for talent» a donc regagné en intensité, parce qu'elle s'est élargie vigoureusement au monde académique. Car, lorsque l'économie cherche des innovations, alors elle finit tôt ou



Dans le cas de Google, on estime que les réserves en espèces approchent les 100 milliards de dollars

tard par frapper aux portes des hautes écoles spécialisées. Pour cette raison, il est important d'investir dans la formation supérieure, dans la recherche, c'est une conviction qu'aujourd'hui presque tout le monde partage. Des pays comme la Chine, Singapour, mais aussi l'Arabie saoudite créent de nouvelles institutions de recherche afin de devenir pilotes du développement, que ce soit dans le secteur pharmaceutique, les technologies IT ou les énergies alternatives. L'ancien partage du travail, où les Etats-Unis et l'Europe veillent sur l'innovation et les brevets tandis que l'Asie s'occupe de la production, n'est plus acceptable pour ces «pays qui nous rattrapent».

Un autre fait contribue à intensifier la chasse aux talents: dans le Vieux Monde (à l'exception des Etats-Unis), l'évolution démographique est responsable de la diminution du potentiel des générations montantes. D'ici à 2025, le nombre de personnes âgées d'entre 15 et 64 ans régressera de 7 pour cent, en Italie de 9 pour cent et au Japon d'au moins 14 pour cent. Ce sera donc difficile pour les entreprises et les hautes écoles spécialisées de remplir les postes vacants que laissent les retraités de la génération du baby-boom. En plus, les besoins des entrepreneurs et des candidats sortant des hautes écoles spécialisées ne se recoupent pas toujours. Là où les entreprises requièrent des

ingénieurs, des physiciens, des informaticiens, des chercheurs en sciences de la vie ou des spécialistes en Big Data, les universités déversent sur le marché beaucoup d'experts en communication ou de politologues.

Google devient une haute école

Pour cette raison, des entreprises qui sont actuellement leaders en innovation et cherchent à défendre leur place ne sont plus, en même temps, disposées à attendre le résultat des recherches des hautes écoles classiques. Ils vont puiser les producteurs d'idées directement à la source, à savoir en cherchant à détourner les meilleurs éléments dans les universités de pointe. Justement, les entreprises technologiques de la Silicon Valley n'y vont pas de main morte. Car elles possèdent deux ressources décisives. Tout d'abord une énorme quantité d'argent; dans le cas de Google, on estime que les réserves en espèces approchent les 100 milliards de dollars. Elles ont en outre la matière première qui de nos jours est un moteur central de l'innovation, à savoir les données.

A travers l'analyse de ces données, on espère parvenir à d'importantes connaissances sur les causes et l'évolution des maladies. Cela permettrait à Microsoft et Co de s'avancer dans le secteur de la santé et de s'ouvrir ainsi un nouveau champ de vente. Pour cette raison, les chercheurs sont attirés par des offres généreuses: aux budgets de recherche bien dotés et aux agréables conditions de travail s'ajoutent des congés parentaux rémunérés, des repas gratuits, un emploi du temps flexible et des possibilités d'entraînement. Sans omettre, bien entendu, des salaires mirobolants. Ici, un million de dollars ne pose aucun problème; des chercheurs en sciences de la vie obtiennent à l'embauche un salaire de 500 000 dollars. Pour les hautes écoles traditionnelles avec leurs structures souvent étatiques, et donc pesantes, cette concurrence s'avère dangereuse. *Felix E. Müller*

Formation et engagement

Si la biographie de la majorité des anciens est impressionnante, tous n'ont pas été au bout de leur potentiel, comme le démontre le cas d'Ulrike Meinhof, terroriste de la RAF (Fraction armée rouge). A l'époque, les experts avaient reconnu à la jeune femme «de l'intelligence et de la maturité personnelle».

Le boursier retenu reçoit, outre une aide financière substantielle qui peut atteindre 949 € mensuels en fonction des revenus des parents, un professeur d'université «tuteur» qui le suit pendant toutes ses études universitaires.

A cela s'ajoutent de nombreuses formations et excursions ainsi qu'une «académie d'été» de deux semaines afin d'élargir son horizon grâce à des sujets scientifiques, sans parler de stages pratiques et du soutien personnalisé pour un semestre d'échange avec une autre université à l'étranger.

Autre particularité: la plateforme internet nourrie par plus de 40 000 anciens qui assistent les jeunes diplômés au début de leur carrière professionnelle. Pendant leurs études, les boursiers s'organisent en réseau, ce qui leur sera utile tout au long de leur vie.



Lucia Caiata

Née en 1993 à New York, la Tessinoise a grandi à Lugano. Après avoir été jeune fille au pair à Fribourg et à Lausanne, elle travaille dans un hôtel valaisan et dans l'industrie à Saint-Gall. Après son bachelier en sciences agroalimentaires à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, elle a commencé un master en Management, Technology and Economics. (CBI.)



Nicola Forster

En 2009, ce juriste de 32 ans, qui a fait ses études aux Universités de Zurich, Montpellier et Lausanne, a fondé avec quelques amis le think-tank de politique étrangère Foraus. Il a, depuis, travaillé en tant que consultant pour des entreprises et pour l'innovation ainsi que pour d'autres institutions de recherche. Nicola Forster est également curateur de Global Shapers pour le Forum économique mondial. (dst.)



Alessandro Ratti

Né à Locarno en 1991, Alessandro a obtenu sa maturité au Collegio Papio à Ascona. Il a terminé ses études (histoire et latin) à l'Université de Fribourg par un master, et y prépare son doctorat. Habitant le val Blenio, il s'intéresse tout particulièrement au monde alpin. Il travaille comme bénévole au Musée Bible+Orient à l'Université de Fribourg. (CBI.)



Nadine Masshardt

La politicienne née en 1984 a étudié l'histoire et la philosophie à l'Université de Fribourg. De 2004 à 2010, elle a siégé en tant que membre du Parti socialiste au Conseil communal de Langenthal, de 2006 à 2013 au Grand Conseil du canton de Berne. Nadine Masshardt est membre du Conseil national depuis 2013. Ses points forts politiques sont l'énergie, les transports et l'environnement. Elle vit avec son partenaire et leur fille à Berne. (dst.)

Elargir son horizon

La Fondation suisse d'études encourage des jeunes au-delà de leurs domaines d'études respectifs

Le programme de formation interdisciplinaire et complémentaire aux études de l'institution fondée en 1991 permet aux participants de s'intéresser à des domaines différents de celui qu'ils étudient. Les offres doivent pouvoir élargir leur soif de curiosité.

Les académies d'été, présentées sur cette page et en pages 4-5, sont un élément central du programme d'encouragement. Des thématiques sont traitées dans des groupes interdisciplinaires de 20 étudiants, l'occasion également de se créer un réseau personnel de connaissances.

Les Intellectual Tools sont des séminaires de deux à trois jours, qui préparent les participants au monde du travail. Les bénéficiaires de la fondation y apprennent d'une part les bases de domaines scientifiques qui ne leur sont pas forcément familiers, comme le droit, la politique, l'éthique ou l'économie, et d'autre part acquièrent des compétences, comme la rhétorique, le sens de la communication ou l'art d'exposer les choses.

La culture au sens large constitue la clé de voûte d'une autre sorte de formation, où les étudiants et doctorants apprennent non seulement à réfléchir de manière théorique à leur propre culture et à celle des autres, mais également à les vivre de façon pratique. Le programme «Univers Suisse» encourage à nouer des liens entre les régions linguistiques et culturelles, à prendre conscience des différences. La PhDBox, programme dédié aux doctorants, permet à ces derniers d'acquérir des compétences en méthode de travail et en communication.

Pour renforcer les domaines des sciences, de la technologie, de l'informatique et des mathématiques, la fonda-



Les activités en groupe font partie du développement personnel.

tion propose depuis cette année le programme interdisciplinaire «Mobilité - Infrastructure - Innovation», financé par la Fondation Werner Siemens. Le «Mercator Kolleg für internationale Aufgaben» encourage de jeunes diplômés aspirant à une activité au sein d'organisations supranationales ou d'organisations non gouvernementales.

Outre ces programmes, sont également offertes des mesures d'encouragement individuel. Les étudiants sont encadrés sur le lieu de leurs études et mis en relation avec d'autres bénéficiaires par des enseignants des hautes

écoles qui travaillent bénévolement pour la fondation et qui sont à la disposition des jeunes talents en cas de besoin.

Le Bureau de la fondation, basé à Zurich, offre également un soutien. Il octroie notamment des aides financières pour étudier à l'étranger, assister à des congrès, effectuer des stages ou réaliser des projets. Les bourses proposées dans le cadre de la collaboration avec d'autres fondations et partenaires financiers permettent de couvrir une bonne partie des dépenses quotidiennes et des frais liés aux études. David Strohm

Médias, éthique et philosophie

Barbara Bleisch

Née en 1973 à Bâle, cette auteure, enseignante à l'université, éditrice, modératrice et journaliste à multiples facettes étudia de 1994 à 2001 la philosophie, les lettres allemandes et les sciences des religions à Zurich, Bâle et Tübingen. Elle défendit en 2007 sa thèse «Pflichten auf Distanz».

Depuis 2002, Barbara Bleisch travaille au Centre éthique de l'Université de Zurich, où elle a également dirigé les cursus de formation postgrade.

A côté de sa carrière scientifique, celle qui fut bénéficiaire de la fondation est depuis 2010 modératrice de l'émission «Sternstunde Philosophie» à la Télévision suisse alémanique (SRF) et publie en tant que journaliste dans de nombreux journaux, dont la «NZZ».

Barbara Bleisch s'engage entre autres pour l'International Development Ethics Association, la Déclaration de Berne et la Société de philosophie analytique. (dst.)



PUBLICITÉ

20 ans d'innovation

Changer la médecine

Chez Novartis, nous exploitons l'innovation scientifique afin d'apporter des solutions aux principaux enjeux de santé auxquels notre société se trouve confrontée. Nos chercheurs s'emploient à repousser les limites de la science, à élargir notre compréhension des maladies et à développer des produits nouveaux dans des domaines où d'importants besoins médicaux restent insatisfaits. Nous avons à cœur de découvrir des moyens inédits d'améliorer et de prolonger la vie des personnes.

 **NOVARTIS**

«Pas un Club Rotary»

Les gens doués sont centrés sur eux-mêmes. Le but de la Fondation suisse d'études est d'aiguiser leur regard sur les problèmes de la société, explique son président, Antonio Loprieno

Le Temps: En 1977, à l'âge de 22 ans, vous présentiez votre thèse de doctorat. Sept ans plus tard, vous deveniez professeur d'égyptologie. Vous faites ainsi partie de l'élite. Quelqu'un a-t-il repéré votre talent quand vous étiez petit?

Antonio Loprieno: A l'époque, la promotion des talents n'avait pas encore l'acception qu'on lui connaît aujourd'hui. En mai 1968, un large accès à la formation académique était perçu en général comme enviable. Les talents étaient encouragés de cette manière-là. C'est mon professeur de latin au gymnase qui a marqué mon parcours. Un jour, il m'a dit: «Le latin, c'est trop simple pour toi. Pourquoi ne t'essaies-tu pas à une langue vraiment difficile?» Cette question a défini mon avenir. Je me suis alors mis à l'arabe, et c'est en étudiant les langues sémitiques que je me suis intéressé à l'égyptologie.

Le talent véritable ne s'impose-t-il pas de lui-même?

Cela peut être vrai pour ce qui est de l'atteinte d'objectifs personnels en économie ou en sciences. Pour ce qui est de la canalisation du talent, lequel doit servir l'intérêt commun, une structure comme la Fondation suisse d'études est nécessaire. D'une manière générale, les gens doués sont plutôt centrés sur eux-mêmes. Nous voulons aiguiser leur regard sur la cohésion de l'ensemble de la société et promouvoir leurs talents pour sa structure.

La formation d'une élite de la société n'est-elle pas le but même de l'université?

Elle l'est certainement dans l'idéal de formation que proposait Humboldt. A son époque, l'université n'était réservée qu'à 2% de la société. Au cours des trente ou quarante dernières années, le nombre d'étudiants a augmenté de manière considérable. Aujourd'hui, 20% de notre société aspire à un diplôme universitaire. Si l'on ajoute les étudiants des hautes écoles spécialisées, cela fait 35%.

Dans ces 35%, il y a apparemment un potentiel qui n'est pas assez encouragé par les universités.

L'identification précoce de talents particuliers n'est pas non plus notre tâche. L'université est de nos jours une institution au sens large. Dans ce sens, elle peut surtout miser sur un aspect: l'excellence des compétences. Et cela, les universités le font déjà très bien, je peux le dire en tant qu'ancien recteur d'une université suisse.

Mais alors, à quoi sert donc la Fondation suisse d'études dans tout cela?

Notre tâche est d'identifier une «petite» élite au sein de la «grande» élite. Nous attendons de nos membres qu'ils soient prêts à s'engager pour la société dans son ensemble. Nous faisons la différence entre l'excellence et le talent. Les hautes écoles et le Fonds national suisse de la recherche scientifique promeuvent l'excellence spécialisée. Nous, nous nous occupons de repérer rapidement des talents, indépendamment du domaine scientifique.

Qu'entendez-vous par «petite élite» et «grande élite»?

Dans notre société, le fait d'étudier à l'université signifie que l'on fait déjà partie d'une élite. Par «grande élite», j'entends les personnes bien instruites, qui occuperont un jour des fonctions dirigeantes. A peu près 20% de la société en fait partie. La «petite» élite, quant à elle, se rapporte aux personnes qui sont en outre prêtes à s'engager pour cette société.

Un étudiant qui obtient sa maturité avec une moyenne de 5,3 reçoit automatiquement une invitation pour postuler à la fondation. Une simple note est-elle suffisante pour parler de talent?

Il faut savoir que la moyenne de la maturité est étonnamment peu utilisée comme distinction en Suisse. Je ne la



« Nous nous occupons de repérer des talents, indépendamment du domaine scientifique », dit Antonio Loprieno.



Si faire partie de l'élite signifie être instruit selon les idéaux des Lumières, alors je veux bien être élitiste

diaboliserais pas, ni ne la surévaluerais. Il s'agit simplement d'un indicateur de talent potentiel parmi d'autres.

Mais une moyenne si haute est-elle vraiment nécessaire? Peu d'étudiants arrivent à 5,3. De plus, nombreux sont ceux qui n'utilisent leur potentiel intellectuel qu'une fois arrivés à l'université.

Une moyenne inférieure à 5,3 ne signifie pas que les portes de la fondation soient fermées à tout jamais, car on peut également déposer son dossier de candidature au cours des études. On est en droit de critiquer cette caractéristique de notre procédure de sélection, mais nous n'avons pas trouvé de meilleure solution jusqu'à présent. Vous en voyez une, vous?

Elsbeth Stern, chercheuse en intelligence, a proposé une solution: elle voulait faire passer un test de QI aux encouragés de la fondation. Vous avez catégoriquement écarté cette solution. Pourquoi?

Utiliser le QI comme critère de sélection me paraît encore plus brutal que la moyenne obtenue à la maturité! Si vous sélectionnez sur la base du QI, vous admettez que le talent n'est qu'une affaire de génétique. Bien sûr, la note finale de maturité dépend sûrement en partie de la génétique, mais aussi d'un talent social et psychologique. Il n'est pas dans l'esprit de la fondation de déterminer une caractéristique purement formelle pour repérer un talent. Ce serait contraire à la démocratie.

Un rapport externe d'évaluation conseille à la fondation d'éviter l'emploi du terme «élite». Pourquoi tant de tergiversations pour un mot?

Il y a cinq années de cela, j'aurais été d'autant plus d'accord avec cette recommandation qu'à présent. Aujourd'hui, je vois les choses différemment. Regardez ce qui se passe actuellement dans le monde. Le terme «élite»

Antonio Loprieno

L'égyptologue de 61 ans aux racines italiennes a fait ses études à l'Ecole européenne de Bruxelles et obtenu son doctorat en 1977 à l'Université de Turin. Avec une bourse de la Fondation Alexander von Humboldt, il fut habilité en 1984 à Göttingen. Loprieno fut recteur de l'Université de Bâle de 2006 à 2015. Il est aujourd'hui, entre autres, président de la Fondation suisse d'études. (brk.)

est employé d'une tout autre manière qu'à l'époque. C'est absurde qu'un homme ultra-riche comme Donald Trump reproche à Barack Obama d'être élitiste. D'ailleurs, l'actuel président des Etats-Unis est né dans une couche sous-privilegiée de la société et s'est donné les moyens d'accéder à l'élite par une formation et des performances. On remet parfois en question l'idéologie du siècle des Lumières au nom de la démocratie. Si faire partie de l'élite signifie aujourd'hui être instruit selon les idéaux de cette époque, alors je veux bien être élitiste.

On dit des Suisses qu'ils sont anti-élitistes. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'élite dans notre pays. En Suisse, on peut constater un changement dans la perception de cette notion. Auparavant, la critique anti-élitiste venait de la gauche, parce que l'élite défendait les structures conservatrices permettant d'obtenir le pouvoir. Aujourd'hui, ce sont principalement les membres de la droite nationale qui sont hostiles à l'élite, même s'ils en font eux-mêmes partie. C'est pourquoi nous devons raviver la flamme du courage de défendre l'importance du mandat de formation incombant à la société, de même que notre appartenance à une élite ouverte et non exclusive.

Que peut-on espérer d'une place au sein de la Fondation suisse d'études?

Si une étudiante sur le point d'obtenir sa maturité me demandait dans quelle mesure elle pourrait profiter de la fondation, je lui répondrais: «Qu'est-ce qui t'intéresse? Une seule branche? Alors ne postule pas. Mais si tu définis tes études comme la phase de ta vie au cours de laquelle tu développeras ta personnalité et que tu peux évoluer au-delà de ton travail de bachelier, alors tu as ta place au sein de la fondation.»

Ne profite-t-on pas également d'un réseau important?

La Fondation suisse d'études n'est pas un Club Rotary. Dans notre petit pays, les réseaux existent automatiquement. Pour les exploiter, il n'y a pas besoin de la Fondation suisse d'études. Interview: Katharina Bracher

PUBLICITE

Dein Gymi mit Kopf und Herz zur Matur

Matura in den Profilen Bildnerisches Gestalten, Musik oder Philosophie/Pädagogik/Psychologie Schnupperrn, informieren, erleben!
www.understrass.edu
Seminarstrasse 29 | 8057 Zürich | 043 255 13 33

unterstrass.edu
WO WERTE SCHULE MACHEN

Comme du temps de Socrate

Chaque jour une nouvelle aventure! Dix-sept jeunes gens provenant de toutes les régions linguistiques se réunissent à l'Université de Fribourg pour apprendre, discuter et rire – et pour avancer dans la vie. Ils ne le regretteront pas. Christophe Büchi, Fribourg



En découvrant l'offre que la Fondation suisse d'études propose à ses boursiers, on a presque envie de retrouver les bancs de l'école. Ce n'est pas uniquement le programme qui est alléchant, mais le cadre dans lequel cela se passe. En effet, cette «académie d'été» fait réellement honneur à son nom. Car elle se déroule dans un cercle restreint, presque intime. Quelle chance, à une époque où les universités se transforment en usines du savoir.

La notion d'«académie» nous vient de l'école de Platon, qui se trouvait près d'Athènes, à proximité d'un bois portant le nom du héros Akademos. Elle prend ici tout son sens: les cours organisés par la Fondation suisse d'études font penser aux écoles fondées par les grands philosophes Platon et Aristote, qui savaient que l'apprentissage et la réflexion ne sont possibles que dans un cadre restreint, entre personnes réellement prêtes

à s'écouter et à dialoguer. Oui, on pourrait être presque un peu jaloux en voyant le programme que la Fondation avait concocté cette année pour sa dixième académie d'été dans le cadre du programme Univers suisse (rappelons que ce programme, financé par la Fondation Sophie et Karl Binding à Bâle, a pour objectif de renforcer la cohésion entre les régions linguistiques de la Suisse).

Pendant de longs préparatifs, le chef de projet Emmanuel Baierlé a mis sur pied un véritable parcours du combattant à travers le paysage linguistique de la Suisse, qui inclut de nombreuses conférences et rencontres avec quelques-uns des meilleurs spécialistes en la matière.

Ce «tour de Suisse» un peu particulier commença le 18 juin dans la ville bilingue de Fribourg, sur la «frontière des langues» (laissons ouverte la question de savoir si la notion de frontière peut s'appliquer dans ce contexte). La deuxième étape fut Berne. Une semaine plus tard,



Paysage linguistique: «Le tableau de la Suisse» dans la Sarine.

SHINE ATLAS

le «tour de Suisse» se terminait au Tessin. Mais comment cela se passe-t-il concrètement, une telle académie d'été? Voyons sur place...

Le mardi 20 juin, nous nous rendons à Fribourg. Il fait frais et il pleut à verse, ce jour-là. Mais cela ne change rien à la bonne humeur qui règne dans ce «tour de Suisse». Ce matin, cela bourdonne à l'Institut du bilinguisme de l'Université de Fribourg. Situé dans une jolie demeure patricienne datant du XVIII^e siècle et diffusant le charme discret de l'Ancien Régime, l'institut reçoit la visite de 17 jeunes gens qui, à première vue, ressemblent à n'importe quel groupe d'étudiants dans n'importe quelle université d'Europe occidentale.

Le groupe est polyglotte: on entend parler français, allemand, italien. Les hommes et les femmes sont plus ou moins en nombre égal, et l'habillement est décontracté, à l'image de la jeunesse estudiantine. Rien de particulier

PUBLICITÉ

La ZB félicite
la Fondation suisse
d'études pour son
anniversaire:
25 ans couronnés de
succès dans la
promotion de la
relève scientifique!



Le Centenaire de la ZB –
célébrez avec nous!
www.zb100.ch

ZB Zentralbibliothek
Zürich

La ZB – la mémoire zurichoise:

- 6 espaces pour le travail en groupe avec un total de 50 places
- 830 places d'études et de travail individuelles
- plus de 6 millions de documents

www.zb.uzh.ch



Se distraire avec du minigolf pendant l'académie d'été 2016 à Fribourg.

Encouragés actifs et anciens



Dina Pomeranz
Economiste ayant grandi à Zurich, elle a étudié les relations internationales à Genève et obtenu ensuite un doctorat en économie à Harvard. Elle est aujourd'hui professeure assistante à l'UBS International Center of Economics in Society de l'Université de Zurich. A côté de ses fonctions académiques, Dina Pomeranz s'engage également dans des comités et conseils de projets sociaux. (dst.)



Jan Richner
Né en 1987, Jan grandit à Bâle-Campagne. Après un apprentissage, il obtient la maturité professionnelle, puis un bachelier en psychologie appliquée à la HES de la Suisse du Nord-Ouest. Après un semestre passé à l'Université de Barcelone puis au Trinity College à Dublin, il prépare son master à l'Université de Neuchâtel. (CBI.)



Adrien Clinard
Né à Genève en 1992, Adrien obtient une maturité classique (latin-grec), mention bilingue. Il étudie le droit à l'Université de Genève, ensuite à l'Université de Zurich, où il choisit le droit commercial pour son master. Comme «ambassadeur de la cohésion», il participe à l'organisation de manifestations du programme Univers suisse. (CBI.)

jusque-là. Mais un peu plus tard, je constaterai que ces étudiants ont tout de même un profil un peu particulier, ne serait-ce qu'à cause de l'attention et de l'intérêt soutenu qu'ils manifestent aux conférences, qui sont en dessus de la moyenne.

Le jour précédent a commencé par un mot de bienvenue de Susanne Obermayer, administratrice de l'institut, et par une conférence introductive du professeur Raphael Berthele, directeur de l'institut. Aujourd'hui, c'est le tour de son collègue Thomas Studer de présenter un panorama de la politique linguistique de la Suisse, sous le titre «la salle de classe multilingue».

Après une pause-café, la Grisonne Renata Coray, éminente spécialiste des questions des langues en Suisse, présente de son côté un exposé sur «connaissances linguistiques et marché du travail». L'institut est en train d'entreprendre une grande recherche à ce sujet. La



L'académie d'été ne sert pas seulement à mieux comprendre le multilinguisme, mais surtout à le pratiquer

conférence de Renata Coray, comme celle du professeur Studer, est d'un niveau avancé: on pense davantage à un séminaire de troisième cycle qu'à des cours de base. Dans tous les cas, nous voici loin du niveau café du Commerce de la plupart des débats sur les questions linguistiques. Ainsi la question brûlante de l'enseignement des langues dans les écoles est abordée avec subtilité, sans poncifs.

On est face à des experts qui présentent toute la complexité de la matière et qui ne donnent pas des réponses «vite fait, bien fait» à ces questions hautement complexes.

Des jeunes «normaux»

Entre-temps, les cloches de midi ont sonné. Malgré cela, la discussion qui suit l'exposé de Renata Coray est animée. Un étudiant souhaite que la conférencière dise quelques mots en romanche, vu qu'on n'a pas encore entendu ce matin la quatrième langue nationale: tout le monde acquiesce en riant. Sur quoi, la discussion continue, mais en langue allemande. En hochdeutsch, pour être plus précis! Les francophones ne se libèrent que lorsqu'Emmanuel Baierlé pose une question en français.

Vers 13 heures, c'est l'heure d'aller déjeuner dans un restaurant de la ville. Le programme ne prévoit pas de longues pauses! Autour de la table, les discussions

continuent. Toutefois, autour du repas, nos étudiants redeviennent des jeunes gens tout ce qu'il y a de plus «normaux», qui ont juste du plaisir à faire connaissance. On se réjouit de voir que le fait qu'ils proviennent de différentes régions linguistiques ne semble poser aucun problème. Ces jeunes sont visiblement habitués à se faire comprendre en plusieurs langues. Et c'est cela peut-être la chose la plus importante: l'académie d'été ne sert pas seulement à mieux comprendre le multilinguisme, mais surtout à le pratiquer.

A 14 heures, il faut former des groupes et préparer des exposés. L'après-midi, le groupe se déplace à Berne, où il s'installe à l'Auberge de jeunesse. Sur ce point du moins, ce «tour de Suisse» ressemble vraiment à un tour cycliste: chaque jour apporte une nouvelle aventure qui demande de la concentration et de la vitesse. Et il ne reste guère de temps pour se reposer entre les étapes.

Encouragement des talents et égalité des chances

Vingt-cinq ans de Fondation suisse d'études

Au début, elles n'étaient que sept. Sept jeunes personnes talentueuses qu'une jeune fondation encourageait au beau milieu de leurs études. Vingt-cinq ans plus tard, la **Fondation suisse d'études** dresse le bilan: depuis le 4 novembre 1991, date de sa constitution, près de 1600 jeunes talents sont venus profiter des programmes d'encouragement et ont bénéficié directement ou indirectement de plus de 35 millions de francs au total.

Eric Kubli, professeur zurichois de zoologie, Hans Künzi, ex-conseiller d'Etat, Walter Lüthy, président de la Banque Cantonale Zurichoise, Elisabeth Stumm, biologiste, ou encore Anton Schärli, physicien, comptent parmi les personnes qui ont posé les premières pierres de la Fondation suisse d'études.

Le capital initial ne s'élevait qu'à 100 000 francs. Le but était (et reste) **d'encourager et d'accompagner en continu des étudiants** jusqu'à l'obtention d'un diplôme. On doit pouvoir attendre des personnes encouragées qu'elles aient un talent scientifique ou artistique avéré et le sens des responsabilités pour la communauté. Sont soutenus ceux qui excellent par leurs capacités,



Eric Kubli, membre fondateur.

leurs idées, leur verve, leur maturité, leur curiosité et leur persévérance.

Près de **700 étudiants** font partie actuellement de la fondation, un cinquième d'entre eux venant de Suisse romande et du Tessin, un autre cinquième rédigeant une thèse de doctorat. La proportion des femmes est légèrement supérieure à celle des hommes.

Au fil du temps, la Fondation suisse d'études est devenue une institution nationale, bien établie dans le paysage universitaire et visant la promotion de l'excellence.

Le **4 novembre prochain**, la Fondation suisse d'études **fêtera ses 25 ans** à l'Université de Berne. Ce sera l'occasion de se souvenir du passé et de penser à l'avenir. **Antonio Loprieno**, le président de la fondation, ne manquera pas de souligner les atouts dont dispose la Suisse sur le plan international en tant que lieu d'études.

Mauro Dell'Ambrogio, secrétaire d'Etat à la formation, à la recherche et à l'innovation, parlera de la promotion des talents et de l'égalité des chances. Cette manifestation sera organisée par les personnes encouragées.

David Strohm



Votre
ambition

+

Nos
perspectives
d'avenir brillant

=

Leadership
face aux
enjeux mondiaux

 **Swiss Re**

L'ambition est notre crédo. C'est elle qui nous pousse à nous remettre en question et à nous surpasser. Chez Swiss Re, nous visons le succès durable, par l'innovation et l'amélioration constante de nos prestations. La Fondation suisse d'études en fait de même. Depuis 25 ans, elle cultive l'excellence académique au service de la capacité d'innovation de la Suisse, tout en étant une force d'inspiration pour des leaders d'opinion à l'international. Nous sommes très fiers que des alumnae et des alumni de la Fondation choisissent de travailler pour nous, car leur excellence en tous points nous aide à anticiper les évolutions en permanence. Swiss Re et la Fondation suisse d'études, unies dans une ambition commune. **We're smarter together.**

[swissre.com/careers](https://www.swissre.com/careers)